



towards a less
fucked up world



sobriété et lutte anarchiste

nick riotfag



Cette brochure est une édition française de *Towards a less fucked up world*, publié originellement en 2003(auto-édition) puis ayant été réédité et retravaillé ensuite et du texte *Afterward: Towards a Less Fucked Up World: Five Years and Counting*, parus dans *Sober Living for the Revolution: Hardcore Punk, Straight Edge, and Radical Politics* (PM Press, 2010), tous deux écrits par Nikita Riotfag, activiste, anarchiste, straightedge basé.e en Caroline du Nord (USA), et traduits par mes soins...il est d'ailleurs possible qu'il y ait quelques maladresses, j'en suis désoléE.

En espérant que ces quelques pages puissent permettre de se poser des questions et d'en discuter...

N'hésites pas à m'écrire pour quoi que ce soit :

herbesfolles@mailoo.org

Evidement, le photocopillage et la diffusion de ces quelques pages sont fortement encouragées !

prends-soin de toi !

bisous,

Paillettes éditions, 2014.

Autres ressources intéressantes, notes...(diy!) :

- câlins, pavés, paillettes : cocktailpavepaillette.wordpress.com
- Anarchie et alcool, quand l'anarchie rencontre l'alcool : un beau gâchis
- XXV Dysphoria
- geoff : livingnotexisting.org
- Clementine Morrigan : clementinemorrigan.com



INTRODUCTION

Ce zine est un projet que j'écrivais dans ma tête et sur papier depuis quelques années maintenant. Depuis que j'ai décidé de devenir sobre de manière permanente il y a plusieurs années de ça, j'ai constamment lutté pour trouver des espaces safes ; quand j'ai commencé à faire partie de communautés radicales, activistes et anarchistes, j'espérais que j'allais trouver des personnes qui partageraient, ou au moins respecteraient mes convictions. Au lieu de ça, je suis tombé sur un paradoxe douloureux : les scènes radicales qui étaient si accueillantes et porteuses de plein de manières différentes, étaient incroyablement rigides, indifférentes et peu supportrices vis à vis de mon désir d'être dans des espaces sobres.

J'ai de nombreuses raisons de ne pas prendre de substances qui ne sont pas « politiques » en soi. Certaines sont plus personnelles ou internes : j'aime mon corps et veux préserver ma santé ; je suis personnellement terrifié par les addictions ; je tend vers les extrêmes, donc je pense que si j'avais bu ou m'étais drogué, je l'aurais trop fait ; il y a eu dans ma famille des personnes alcooliques et drogués qui ont ruiné des vies y compris la leur. D'autres sont plus pragmatiques : en tant qu'activiste je prends part à des actions qui m'exposent au risque de me faire arrêter, et les risques légaux pour possession de drogue n'en valent pas la peine ; j'ai de meilleures choses dans lesquelles dépenser mon argent ; et ainsi de suite. Cependant, les principales raisons qui m'ont fait choisir ce mode de vie sont spécifiquement connectées à mes convictions politiques en tant que révolutionnaire, féministe et anarchiste. Je ne pense pas que la plupart des personnes avec qui je travaille sur des projets politiques réalisent ou comprennent que mon choix d'être sobre n'est pas simplement une préférence personnelle ou un dogme puritain agaçant. Ce zine est ma tentative d'exprimer pourquoi je considère la sobriété comme une part cruciale de mon anarchisme et de mon féminisme.

J'ai essayé de mettre tout ça ensemble de manière à combiner théorie et analyses avec mon expérience personnelle. Ces quelques premiers paragraphes explorent les connections que je vois entre l'intoxication et différents types d'oppressions (désolé si cela devient parfois un peu pompeux) ; les suivants parlent de comment l'intoxication s'immisce dans les communautés radicales ; viennent ensuite deux histoires tirées de ma vie et mes réflexions à leur propos avant les conclusions.

Je réalise que les personnes sobres ne sont pas traditionnellement connues pour présenter leurs points de vue respectueusement, avec des oreilles ouvertes et des cœurs aimants. Je fais définitivement parti de celles et ceux qui se sentent coupables de matraquer les genTEs avec leurs convictions. Avec un peu de chance ce zine pourra au moins en partie rectifier

cette tendance en exposant mes points de vue sans juger ou blâmer les personnes qui ne sont pas sobres ni me voir comme quelqu'un de supérieur aux autres. Si cela échoue, je m'en excuse d'avance, et invite les genTEs à me le dire. Cela étant dit, sachez s'il vous plaît que la plupart de ma colère qui se manifeste avec un ton « donneur de leçon » ou « sermonneur » fait suite à un déni constant d'espace safe, un refus de reconnaître la légitimité de nos sentiments et de nos opinions, une aliénation dans la plupart des environnements sociaux, et une ignorance générale de nos inquiétudes, de nos désirs et de nos besoins. J'écris avec amour et rage, et je ne m'excuse pour aucun des deux.

UNE NOTE RAPIDE SUR LES MOTS

J'aime le terme « straightedge », pas parce que je suis spécialement investi dans les groupes et la scène, mais plutôt parce que j'aime la manière dont il place ma décision de ne pas boire ou prendre de drogue dans le contexte plus large d'une critique sociale radicale et positive. Bien sûr, je me suis rendu compte que la plupart des genTEs – probablement nombre d'entre vous également – n'avaient que des associations négatives avec le terme straightedge : des machos blancs qui tabassent des genTEs, une musique merdique, des trous du cul super dogmatiques et prétentieux, voire des extrémistes anti-avortement. Bien que je rejette complètement tous ces trucs, je pense toujours qu'il y a un espoir de garder ce terme comme quelque chose de positif. Mais parce que pour la plupart des personnes à qui j'ai posé la question c'est souvent plus un obstacle qu'une aide, je vais donc utiliser les termes « sobre » ou « sans substance » pour ce zine.

Voici quelques définitions pour certains des concepts clés dont je vais parler :

- Intoxication/Ivresse : un état mental altéré artificiellement par une consommation de drogue et/ou d'alcool.
- Culture de l'Ivresse : un ensemble d'institutions, de comportements et d'états d'esprit centrés autour de la consommation de drogues et d'alcool.
- Masculinité patriarcale : une manière de se comporter et de se comprendre en tant qu'homme, basée sur des valeurs sexistes.
- Anesthésie : une paralysie artificielle des sensations et des sentiments.

MASCULINITÉ, CULTURE DU VIOL ET INTOXICATION

CherEs lecteurTRICES : sachez s'il vous plaît que cette partie inclut des discussions autour de violences sexuelles et d'autres choses qui peuvent être difficiles pour certaines personnes. Prenez soin de vous et déterminez si et quand cela fait sens de lire cela. Merci !

Une fois, alors que je pédalais sur mon vélo vers le centre-ville de Nouvelle Orleans, j'ai vu un panneau d'affichage. C'était une publicité pour un espèce d'alcool de luxe, du whisky je crois. Le slogan était, « C'est ce que font les hommes ». Le message était presque rassurant pour moi ; la seule conclusion possible, je suppose, est que je ne devais pas être un homme. Les médias de masse encourageant les personnes socialisées en tant que garçon à affirmer nôtre masculinité à travers l'ivresse, spécialement à travers la consommation d'alcool capitaliste. Ce panneau d'affichage pour du whisky que j'avais vu, parmi des pubs Budweiser qui montraient une « fraternité masculine », diverses compagnies de bière qui utilisaient dans leurs pubs des hommes réduisant les femmes à des objets, et d'innombrables autres panneaux, montraient l'alcool comme le thème commun qui liait les hommes dans les activités les plus viriles. Comment cela peut-il être surprenant, alors, que l'alcool soit presque toujours impliqué dans certaines des poursuites les plus souvent attribuées aux hommes - violence des hommes contre les femmes, comprenant les violences domestiques, les agressions sexuelles et le viol ?

La relation entre ivresse, genre et violence est complexe. Une proportion conséquente des violences genrées – spécifiquement les violences sexuelles et au sein du couple contre les femmes – sont commises par des hommes lorsqu'ils sont ivres. Bien sûr, cela ne veut pas dire que l'intoxication engendre la violence, mais il serait également imprudent d'ignorer cette corrélation. Dans les interactions hétérosexuelles, les hommes qui ont appris, par les médias et la *pop culture* à se voir eux-mêmes comme des séducteurs et des initiateurs utilisent l'alcool comme un outil pour dépasser la résistance, à la fois, de la conquête qu'ils désirent sexuellement et de leur propre conscience. Dans le même temps, dans cette culture sévèrement puritaine et *sex-negative*, beaucoup comptent sur l'alcool comme leur seul moyen de dépasser la honte qu'ils ressentent par rapport à nos désirs sexuels. D'une façon générale, je pense que cette dépendance dans cette société à l'alcool dans le processus pour trouver unE partenaire et faire l'amour obscurcie nos sexualités, impacte négativement la communication, réduit nôtre capacité à donner et recevoir un consentement sérieux, diminue la probabilité de pratiques sexuelles safes, et soutient la culture du viol. Lorsque cette dépendance, et tous les dangers qu'elle induit, se connecte aux notions patriarcales de sexualité, incluant le sens du droit masculin, la dynamique proie/chasseur, et le mythe du « non veut dire oui », le résultat peut être désastreux.

En tant que mec, une partie de ma décision d'avoir un mode de vie sobre ou straightedge vient de ma prise de conscience que le patriarcat et la culture de l'intoxication marchent main dans la main. L'intoxication est utilisée comme une excuse pour justifier (et légalement, est un facteur atténuant dans les procédures judiciaires) un nombre incroyable

de comportements inacceptables, comprenant le harcèlement sexuel et le viol. Dans mon expérience personnelle, beaucoup de personnes que j'ai rencontré – le plus souvent des hommes – ont vu leur comportement s'altérer significativement lorsque ils étaient intoxiqués, en renforçant directement des oppressions (*i.e* en devenant plus ouvertement homophobes et misogynes dans leurs discours, plus sexuellement agressifs, etc), et pensaient que le fait qu'ils étaient ivres réduirait leur responsabilité pour ces comportements. L'idée qu'être intoxiquéE rend moins capable de prendre des décisions rationnelles et compatissantes devrait être une raison pour s'abstenir de prendre de l'alcool et des drogues.

En disant ça, je veux mettre au clair le fait que je n'entends pas blâmer les victimes ; il n'y a absolument aucune excuse pour des violences sexuelles ou domestiques, peu importe l'intoxication ou non de l'agresseurEUSE ou du-de la survivantE. Je refuse d'autoriser l'intoxication de quelqu'unE à réduire sa culpabilité pour des comportements merdiques. S'il y a une possibilité quelconque que boire ou prendre des drogues peut faire augmenter, même le plus faiblement possible, la capacité de quelqu'unE à être violentE ou abusifVE, alors je considère ça comme une raison plus que suffisante pour ne pas prendre de substances. Si tu prends la décision d'être intoxiquéE ou défoncéE, et que tu te soucies de vivre tes idées de manière sensée, tu as besoin de réfléchir à savoir comment rester responsable, pour toi-même et les autres, pour comment tu te comportes lorsque tu choisis de le faire, dans les relations sexuelles et au-delà.

Je veux insister sur le fait que ce n'est pas quelque chose qui n'existe que dans la société *mainstream*, comme si les communautés radicales ou anarchistes étaient immunisées contre ça. Des femmes dans nos communautés parlent de harcèlement, d'agression sexuelle et de viol de la part de mecs « radicaux ». Dans véritablement tous les cas desquels j'ai été au courant, l'alcool à joué une part majeure dans ces incidents. L'une de mes plus chères amiEs à été harcelée sexuellement à de multiples reprises et agressée sexuellement par un mec anarchiste, ivre, qui, lorsqu'il était sobre, exprimait de sérieuses et fermes convictions anti-patriarcales. Oui, mecs anarchistes, féministes, qui disent combattre le patriarcat de toutes leurs forces, c'est à dire nous ; si nous prenons sérieusement l'idée d'être responsables, des alliés anti-sexistes des femmes, je crois fermement que nous devrions regarder de manière très critique toutes les façons dont nous nous intoxiquons¹.

Ce truc de dépasser les barrières lorsque l'on est intoxiquéE ne tombe pas toujours comme l'on s'y attendait, le long des lignes du genre. Parfois des femmes prennent sexuellement l'avantage sur des hommes en utilisant l'intoxication, l'ivresse des deux parties rend difficile le tri des responsabilités, parfois les personnes impliquées n'entrent pas nettement dans les

boîtes du genre et les dynamiques du pouvoir s'exercent avec plus de complexité. La contrainte basée sur l'alcool et le consentement trouble existent souvent dans les relations et interactions sexuelles, de certaines manières spécifiques auxquelles il est difficile d'échapper à cause de l'emprise particulière de la culture de l'ivresse dans les communautés queer. Bien que le conditionnement que les hommes reçoivent dans notre culture du viol patriarcale contribue à faire grimper le taux de mecs qui franchissent les limites sans consentement, chacunE d'entre nous – mecs, femmes, et autres, transgenres ou non – avons la capacité de violer les autres. Mais de manière plus importante, nous avons aussi la capacité de devenir des alliés dans la lutte pour saper le patriarcat et construire une société basée sur le consentement. Je crois que grâce à ça, toutes les personnes investies à combattre la culture du viol et le patriarcat peuvent tirer un avantage d'une examination critique de nos modes d'intoxication, et de discussions sur les manières d'être et de rester également responsables pour nos comportements, à la fois lorsque nous sommes intoxiqués aussi bien que lorsque nous sommes sobres.

OPPRESSION ET ANESTHESIE

Maintenir un privilège et continuer d'oppresser un groupe de personnes n'est possible que quand les oppresseurEs peuvent voir les personnes qu'elles oppressent comme moins qu'humainEs. L'une des tactiques majeures dans le processus de déshumanisation est l'anesthésie de l'oppresseur, se paralysant afin d'être incapable de se montrer compréhensif envers les personnes qu'il relègue au statut de sous-humainEs. Mab Segrest a écrit un essai

1. Pour clarifier : je ne veux pas que ma concentration sur les hommes qui boivent de l'alcool et qui devraient examiner leur comportement sous-entende, faussement, que les mecs sobres seraient généralement hors d'affaire, ne seraient pas susceptibles d'agresser sexuellement, et n'auraient pas besoin d'examiner nos modèles de consentement et de sexualité. C'est terriblement élitiste, dans la manière dont cela met les hommes sobres (et spécialement moi) sur un niveau de culpabilité inférieur, et c'est également dangereux, dans l'idée que nous pourrions, d'une certaine manière, être moins vigilants vis à vis de notre capacité à violer les limites des autres. ChacunE d'entre nous, peu importe son genre, sa sexualité ou son usage de substance, a été élevé dans une culture du viol, et, en particulier les personnes socialisées en tant que mecs, ont été exposées à des messages nocifs autour de la masculinité et d'une sexualité violente. Bien que l'alcool, combiné aux liens tissés par les médias entre masculinité et ivresse, peut être utilisé par des hommes comme un outil pour faciliter la manifestation de cette culture du viol, choisir de boire ou de ne pas boire ne nous rend pas moins exposés à la socialisation que nous avons reçu, et n'enlève pas la nécessité de regarder de manière critique notre consentement et notre sexualité.

pour dire combien la stratégie clé pour maintenir le privilège blanc est l'anesthésie des personnes blanches envers les personnes de couleur qui souffrent, à travers la mise à distance (hors de la vue, hors de l'esprit), la justification, l'intoxication, et d'autres méthodes. La masculinité opère de la même manière en forçant les hommes à rester détachés et impassifs face à la douleur physique ou émotionnelle, en classant la sensibilité et l'empathie comme des caractéristiques féminines (et donc inférieures). Construire la masculinité comme insensible, anesthésiée – rend possible l'incroyable souffrance infligée par les hommes envers les femmes (et d'autres hommes) à travers la violence, le viol, la maltraitance des enfants, le refus de l'accès aux moyens de contraception et à une prise en charge médicale, la famille nucléaire patriarcale, et de nombreuses autres manières. Dans ce contexte, vouloir lier intoxication et masculinité fait parfaitement sens. L'intoxication réduit souvent la capacité des genTEs à empathiser avec les autres, c'est une partie intégrante du fait d'être oppresseur.

Une amie me fit remarquer que lorsqu'elle était au lycée, la plupart des kids qu'elle connaissait, et qui avait idée de ce qui se passait dans le monde se défonçaient aussi souvent qu'elleils le pouvaient pour neutraliser la douleur de cette prise de conscience. Je peux comprendre combien des activistes, qui (théoriquement) refusent d'ignorer la souffrance et l'oppression dans le monde, font face à une incroyable tentation d'essayer de se paralyser elleux mêmes, même temporairement, de la douleur qu'ielles voient, sentent et contre laquelle ielles se battent chaque jour. Cependant, je crois aussi fermement que si quelqu'unE dans notre société était à la fois totalement conscientE de combien notre société est merdique – et refusait simplement d'ignorer la douleur de cette conscience à travers diverses méthodes d'intoxication et d'anesthésie, de l'alcool à la télévision – alors les genTEs ne la défendraient simplement pas.

Même en prenant en compte (la minorité, je pense) de personnes qui sont simplement cruelles et haineuses, je crois vraiment qu'une population qui fait face honnêtement aux réalités de la pauvreté, de l'oppression et de la misère qui règnent dans cette société, ne peut pas le faire sans avoir à la fois des têtes et des consciences claires. Lorsque les têtes ne sont pas claires, les consciences deviennent de moins en moins claires et importantes. Lorsque les genTEs refusent d'être paralysésEs et éprouvent réellement la souffrance de cette société, cela incite à l'action. Je crois que notre tâche en tant qu'activistes ou personnes qui veulent changer cette culture est avant tout d'être receptiVEs à cette douleur profonde, de la sentir, la déplorer, et la haïr, de l'éclairer et de la brûler par notre participation dans la lutte révolutionnaire.

LIBÉRATION DE LA JEUNESSE ET SOBRIÉTÉ

L'icône la plus connue du mouvement straightedge, le X que certainEs se tracent sur les mains, était à l'origine un geste de solidarité avec la jeunesse. Depuis ce jour, des kids à des concerts et d'autres *all-ages events* qui servent de l'alcool ont souvent un X noir tracé sur leur main par les personnes qui tiennent la caisse à l'entrée, comme un signe pour dire qu'ielles ne sont pas autoriséEs à boire. Au début des années 80, lorsque Minor Threat commença à amener ce message dans la scène punk, les personnes qui remarquèrent les kids marquéEs avec ces X comme des symboles d'interdiction de l'alcool commencèrent à les tracer sur leurs mains, peu importe leur âge, pour montrer leur solidarité avec la jeunesse et leur engagement à rester sobres. À cause de la prévalence de la culture de l'intoxication, les concerts et autres événements coûtent souvent plus cher pour les kids, qui n'y sont parfois pas du tout admisEs. Cette limite d'âge pour boire sert d'outil légal pour renforcer la ségrégation et la discrimination dirigée vers les personnes jeunes, en mettant en place un système entier autour de la consommation d'alcool qui simultanément dévalorise les jeunes et glorifie l'intoxication, en la construisant comme une chose « mature », supérieure et en lui donnant tous les autres traits positifs associés à l'âge adulte.

En résultat, parmi les jeunes, le mystique de cette culture de l'intoxication amène à une consommation à moitié dissimulée d'alcool et d'autres drogues, souvent à un degré destructeur. Pour les jeunes vers les 18 ou 22 ans, juste avant et après cette limite d'âge, la capacité de finalement prendre part au « privilège » très convoité de la culture de l'intoxication mène à un culte de l'hyper-intoxication, renforçant toujours plus le mystique. Quand les conséquences destructrices de cette défonce se manifestent dramatiquement chez les jeunes, comme l'indique le nombre de décès suite à un *binge drinking* [*ndt* : *consommation massive d'alcool dans un temps limité*], des adultes condescendantEs et ne sachant rien se lamentent et pointent du doigt la « pression des pairEs » comme en étant la cause, lorsqu'il est flagrant que les causes résident dans leurs propres actions.

Le mythe construit par les adultes autour de l'intoxication, les politiques inconscientes et hypocrites promouvant des substances potentiellement fatales et dans le même temps, supprimant violemment les moins nocives, et l'oppression et la dévaluation des jeunes en général conduit fréquemment au désir d'imiter les schémas destructeurs merdiques de l'intoxication adulte avec la véhémence de la jeunesse. Merde à la « pression des pairEs » - d'aussi loin que je me souviens, j'ai ressenti une pression acharnée de chaque part de la société adulte pour m'intoxiquer par tous les moyens possibles. Est-ce que les adultes

pensent honnêtement qu'un « programme d'éducation par rapport aux drogues » en 5° grade [*ndt : équivalent au CM2*] et quelques invitéEs condescendantEs venant parler dans une classe de lycée vont annuler les effets d'un système social tout entier basé sur l'oppression, nécessitant intoxication et anesthésie pour survivre ?

Ma décision de m'abstenir totalement de cette culture de l'intoxication a beaucoup à voir avec mon désir de libération de la jeunesse. Peut-être que je ne veux pas du privilège qui vient avec l'âge adulte de détruire mon corps légalement. Peut-être que je n'avaie pas l'argument que seulEs les adultes – étant naturellement supérieurEs aux enfants selon une logique adulte chauviniste – sont assez responsables pour gérer leur défonce. Je pense que la chose la plus impressionnante est d'être assez fortE pour survivre sans se défoncer – si devenir adulte veut dire accepter le besoin de me paralyser en acceptant le statu quo, alors merde, je vais suivre Peter Pan et ne jamais grandir.

INTOXICATION ET VIE SOCIALE

Sérieusement, une des raisons pour lesquelles vivre dans une communauté qui boit constamment me dérange est que cela rend les conversations TELLEMENT ennuyeuses ! Je peux toujours difficilement sortir avec un large groupe sans avoir de conversations qui tourment, pour une période considérable, autour du fait de boire, de se défoncer, de ce qu'ielles ont fait en étant défoncées, d'à quel point ielles étaient défoncées, blah blah blah. Qui en a quelque chose à foutre ? Est-ce que les genTEs sont vraiment tellement ennuyeUSEs la plupart du temps qu'ielles ne méritent pas de conversation sans avoir la conscience altérée ? Ne pouvons nous vraiment pas penser à autre chose de plus intéressant à nous dire que de parler de nôtre propre destructivité ? Qu'en est-il de nos rêves, nos passions, nos idées folles, nos espoirs et nos peurs ? Je déteste aller à des fêtes où l'ivresse paralyse l'individualité dans de la bouillie, alors je peux avoir les mêmes railleries stupides avec 100 personnes mais pas une conversation qui ait un peu de sens avec une seule personne. Suis je anti-social de rester chez moi avec unE bonNE amiE ou un livre quand c'est l'unique alternative ?

Derrière les conversations ennuyantes, la dépendance à l'alcool limite nos vies sociales d'autres manières. Dans la culture bar, l'interaction publique est limitée au contexte où nous devons acheter quelque chose de manière à passer du temps avec d'autres personnes. Cela nous rend moins aptes à apprécier la compagnie d'unE autre dans un état d'esprit ordinaire ou sans l'intervention d'entreprises. Nous créons des liens en achetant, en consommant, en se paralysant...plutôt que par rapport à nos personnalités, en créant, en expérimentant, en

ressentant. Au lieu de remettre cela en question, nous acceptons l'idée que nous avons besoin de consommer pour être capable de « décrocher », passer du bon temps, et d'aller au-delà des complexes et de nos propres limites qui contraignent nos vies.

INTOXICATION ET CULTURE D'ENTREPRISE

Je connais un nombre inquiétant de personnes dans des communautés radicales qui dépendent tout leur revenu dans de l'alcool et du tabac. Des personnes qui volent dans la coopérative locale parce qu'elles ne veulent pas payer pour de la nourriture descendront la rue vers le magasin d'une chaîne et gaspilleront le peu de monnaie qu'elles ont dans certaines des entreprises les plus atroces en activité aujourd'hui. Il semble y avoir un incroyable angle mort autour de l'alcool et du tabac par rapport à une consommation éthique ; des kids qui vont manifester contre WalMart ou Exxon pour des questions liées au travail ou à l'environnement vont ensuite aller acheter des cigarettes et de la bière dans des magasins qui ont des impacts négatifs et dévastateurs sur les communautés locales et qui ont été produites par des entreprises qui sont centrales pour tout ce qui concerne le capitalisme global. Des kids qui au moins font un effort pour acheter local, faire pousser/brasser leur propres produits, etc, sont acclamés, mais l'industrie se nourrit autant d'eux, sachant que plus elles sont dépendantes de stimulations chimiques, moins elles vont se soucier d'où cela vient.

Faire pousser du tabac est incroyablement destructeur pour la terre ; après trois ans de cette culture, le sol est tellement épuisé que rien ne peut y repousser pendant les vingt prochaines années. Le tabac (cultivé par des servantes sous contrat et des esclaves) était la seule raison pour laquelle la première colonie anglaise en Amérique réussissait à survivre, et avec le nombre de colons blancs, augmentant, nécessitant de nouveaux andains de terre tout les trois ans pour maintenir l'économie coloniale, ce n'est pas exagérer que de dire que le tabac a motivé le vol de terres aux personnes natives et a été l'un des principaux catalyseurs de la campagne génocidaire à l'encontre des personnes indigènes de ce continent, qui continue aujourd'hui. Ce processus continue à travers le monde, comme les entreprises du tabac absorbent constamment de nouveaux lopins de terre pour nourrir l'appétit insatiable de millions d'accrocs autour du monde. Pour obtenir ces terres, les entreprises volent des terres publiques ou appartenant à des tribus indigènes, les « achètent » à des paysannes tellement appauvries par le capitalisme global qu'elles n'ont pas d'autres choix que de les vendre (afin qu'elles puissent être plus facilement contraintes dans les nouvelles usines), ou de convertir la terre qui faisait, avant, pousser des céréales et de la nourriture qui nourrissait vraiment des gens plutôt que de les empoisonner.

Dans la plupart des nations du Sud, le tabac est séché, un processus de travail intensif qui nécessite une déforestation massive ; un chercheur a estimé que la culture et l'industrie du tabac étaient responsables de la déforestation d'un arbre sur huit dans les pays sous-développés. Comme de plus en plus de terres deviennent écologiquement dévastées par la culture du tabac, le cycle s'accélère, de moins en moins de terres sont disponibles pour produire de la nourriture, et de plus en plus de produits chimiques mortels, génétiquement modifiés, sont nécessaires pour faire pousser quoi que ce soit. Les entreprises de tabac offrent des subventions et un soutien technique aux agriculteurTRICES dans les pays sous développés pour remplacer la nourriture par du tabac, et depuis que les programme d'ajustement structurel IMF ont décimé le soutien public à l'agriculture, de nombreuxES agriculteurTRICES n'ont d'autres choix que de se convertir, en accélérant la faim à l'intérieur de leur pays en augmentant leur dépendance au marché capitaliste global. Le tabac est au cœur de l'horrible système de l'agriculture capitaliste qui priorise le droit des habitantEs des pays industrialisés de s'empoisonner par rapport au droit des habitantEs du Tiers-Monde de manger.

L'INTOXICATION DANS LES COMMUNAUTES OPPRIMEES

Les drogues et l'alcool ont été utilisées comme des armes coloniales contre les personnes d'origine d'africaine aux États-Unis. Frederick Douglass faisait observer dans son récit d'esclave que durant les vacances, les maîtres voulaient encourager les esclaves à boire à l'excès spécifiquement pour biaiser leur perception de ce qu'était la liberté et de promouvoir la passivité le reste de l'année. Depuis les magasins d'alcool dans les quartiers noirs à l'introduction du crack par la CIA comme une arme contre les communautés noires, les personnes blanches ont profité du drainage économique, de l'affaiblissement physique, des conflits sociaux et de la violence exacerbée par l'alcool et les drogues dans les communautés noires. La tradition noire révolutionnaire aux E.U a de fortes tendances à la sobriété, de Malcolm X aux Black Panthers en passant par Dead Prez, en démontrant les liens spécifiques entre l'oppression des personnes noires et la culture de l'intoxication.

« Lorsqu'un esclave étaient ivre, le propriétaire de l'esclave n'avait pas peur qu'il veuille préparer une insurrection ; pas peur qu'il veuille s'échapper vers le Nord. C'était l'esclave sobre, pensant, qui était dangereux, et il fallait la vigilance du maître pour le maintenir en esclavage. » Frederick Douglass

Les communautés natives qui survivent en Amérique du Nord sont presque toutes absolument dévastées par l'alcoolisme. L'abus d'alcool a sévèrement désorganisé les

structures communautaires qui ont survécu au génocide européen. Durant les dernières centaines d'années, l'alcool était utilisé par des blancs opportunistes comme un moyen pour persuader les natifVEs de signer des « traités », les déposséder de leurs terres, et comme une stratégie délibérée pour semer la discorde dans des communautés auparavant unies, harmonieuses et sobres. Actuellement, l'alcoolisme est une des principales causes de mortalité parmi les personnes natives ; autour des réserves qui ont interdit l'alcool, les premiers « *drunk towns* » blancs ont commencé à pousser avec des dizaines de bars et de magasins ABC juste après les frontières de la réserve pour transformer l'addiction des indigènes en profit capitaliste, souvent avec des conséquences dramatiques.

Les communautés queer et trans luttent avec des taux d'alcoolisme astronomiquement élevés, dûs à la fois à une tentative d'échapper à la pression de cacher leur sexualité à leur famille, amiEs et société, et à cause de l'insistance sur l'alcool comme une forme de récréation à travers la culture LGBT mainstream. Les entreprises de bière sont parmi les sponsors les plus nombreux des « Pride », et font beaucoup de publicité dans les publications queer ; dans la plupart des endroits des E.U, le premier espace social pour des interactions *queerfriendly* (voire *queersafe*) sont des bars dont la fonction première est de vendre de l'intoxication. Dans de nombreuses villes, l'une des premières organisations spécifiquement gay et lesbienne est un groupe des Alcooliques Anonymes. Le taux d'abus de substances parmi les queers est également critique, un nombre énorme de *ravers* et de *club queens* se détruit à la cocaïne, au crystal meth [*amphétamines*], à l'ecstasy, et d'autres substances. L'épidémie de SIDA et autres MST continue, en dépit des incroyables efforts d'éducateurTRICEs et d'activistes à travers le pays, largement à cause des pratiques sexuelles risquées une fois intoxiquéEs. Pour les queers sobres, il n'existe pas vraiment d'espace physique ou social.

INTOXICATION ET COMMUNAUTES RADICALES

La répugnance de communautés « activiste » ou « anarchiste », ou « radicale » de reconnaître à quel point cette culture de l'ivresse est merdique me déroute sincèrement. Depuis que je suis investi dans des politiques radicales, ces connections m'ont semblé évidentes, mais le fait que si peu de personnes semblent être d'accord m'a fait me demander si ce n'était pas moi qui avait peut-être tout faux. L'abus/usage d'alcool, le tabac, et différents degrés d'usage de drogue ont été des institutions centrales dans la vie d'une vaste majorité des personnes radicales avec qui j'ai travaillé. Ce n'est que récemment que j'ai commencé à établir des connections avec d'autres personnes sobres radicales, mises à part quelques connaissances éparpillées, et rapidement chacune d'entre nous a exprimé ce sentiment

d'isolement à l'intérieur de nos communautés, d'aliénation de la part de nos pairEs, et de la frustration du manque de soutien que nous ressentons pour des espaces safes et sobres. Pour l'instant, le fait que nous soyons la minorité, isoléEs et sobres ne signifie pas que nous sommes les seulEs à voir ou à se plaindre des problèmes causés par la culture de l'ivresse dans les communautés radicales. Mes conversations individuelles avec de nombreuses personnes non-sobres révèlent souvent une véritable anxiété par rapport aux conséquences négatives de leur propre dépendance à l'alcool et aux drogues, et de celle de la scène. Mon expérience personnelle et l'expérience de nombreuses femmes, de personnes de couleur, de queers et de trans avec qui j'ai discuté de ce problème m'a confirmé combien les personnes qui appellent à se battre contre l'oppression peuvent être hypocrites et, malgré tout, participer fièrement à la culture de l'intoxication. De plus en plus, ce problème semble être comme l'éléphant dans le coin de la pièce que personne ne veut voir ou reconnaître.

Je pense qu'il est grand temps que nos communautés entament des discussions sensées autour de la question de la sobriété et de l'intoxication – et il va falloir des alliéEs non sobres pour s'approcher et prendre un rôle actif aux côtés des personnes sans substance pour que cela fonctionne.

Nous avons besoin de négocier des accords pour les espaces et maisons collectives, les rassemblements sociaux, les concerts et événements, et les autres espaces de nos vies, qui respectent à la fois les besoins des personnes sobres et ceux de celles qui ne le sont pas, avec une attention particulière à respecter les demandes des femmes et des personnes trans, dont les besoins sont moins souvent considérés dans le développement de modèles communautaires. Ce n'est pas quelque chose que la plupart de nos communautés sont habituées à faire, mais pour moi c'est absolument essentiel. Ce processus a le potentiel d'être une transformation révolutionnaire, parce que nous passons d'un groupe de personnes associées travaillant ensemble à une véritable communauté où nous respectons les besoins de chacunE et restons responsables.

INTOXICATION ET " AUTONOMIE " VS. RESPONSABILITE

Dans ce processus de développement d'accords communautaires, certaines personnes pourraient ressentir leur « autonomie », leur droit de vivre leurs propres vies comme elles l'entendent, incluant le droit de se défoncer si elles le désirent, comme étant déniés. Personnellement, je soutiens de tout mon cœur le droit de quiconque à se défoncer avec des produits chimiques autant qu'elle le souhaite, sans sanction venant de l'état, d'une religion organisée, ou d'unE zinewriter qui se dirait vertueuSE. Cependant, je ne soutiens ce droit

qu'à condition que tu gardes la destructivité de tes choix pour toi-même : comme dirait l'autre : « Ton droit de balancer ton poing s'arrête là où commence mon nez. » Et je devrais ajouter que très peu de personnes qui choisissent de se défoncer regardent honnêtement et complètement la manière dont leurs choix impactent les autres, et particulièrement les personnes opprimées.

Du soutien financier à des entreprises vraiment merdiques, à la prise pour cible des personnes de couleurs et communautés queers et l'augmentation des taux d'addiction et de dévastation dans ces communautés, à la relation entre intoxication et masculinité patriarcale, en passant par les comportements merdiques envers les femmes qui arrivent si souvent avec l'ivresse...fumer ou boire ou prendre des drogues N'EST PAS juste un simple choix personnel que tu fais, dans une bulle. Il y a une quantité incroyable de choses qui vont avec la décision de se défoncer que les communautés radicales, dans mon expérience, reconnaissent rarement. CertainEs anarchistes voient l'anarchie comme la possibilité de faire tout ce qu'ielles veulent sans avoir à être responsables envers quiconque de leurs actions. Je pense personnellement que ce type d'attitude est juste la connerie du modèle de vie américain de « l'individualisme forcené » remis à l'image d'une alternative (faussetment) radicale, parce que cela ne remet pas en question l'aliénation fondamentale dont nous souffrons sous le capitalisme et l'état. Si nôtre société remplace une communauté véritable par une culture de consommation, d'autorité, et d'oppression, ce type d'anarchisme rejette simplement toute idée de communauté. Pour moi, l'anarchisme parle de remplacer la fausse communauté de l'état et de la culture de consommation par une communauté basée sur une aide mutuelle plutôt que sur la compétition, sur une économie du don plutôt que du capitalisme, et sur des accords collectifs basés sur un consentement total et une association volontaire plutôt que des règles ou des lois basées sur la contrainte et la violence de l'état. Au lieu d'être responsables envers l'autorité, je veux que nous soyons maintenant responsables envers chacunE d'entre nous. Une part très importante de cela consiste à devenir capable de se rassembler en tant que communautés radicales et de discuter de la manière dont l'alcool et les drogues impactent nôtre travail, nos espaces, nos relations, et nôtre unité, de se rendre compte de quelle sortes d'accords et de limites font sens pour nous.

Comme parfait exemple du genre de réponse communautaire à l'alcool et aux drogues dont je parlais, jetons un œil sur le mouvement Zapatiste dans le sud du Mexique. Pendant les semaines que j'ai passé au Chiapas pour m'informer sur leur lutte, j'ai appris quelque chose que la plupart des jeunes sur les tee-shirts du sous-commandant Marcos ne mentionnent pas : toutes les communautés Zapatistes autonomes sont à cent pour cent sans alcool. Il n'y a pas de boissons alcoolisées qui soient vendues ou consommées dans aucune des municipalités

autonomes, et sur les panneaux indiquant que tu entres sur un territoire Zapatiste en rébellion contre le gouvernement mexicain, nombre d'entre eux ajoutent spécifiquement que ce sont des espaces sans drogues et alcool. J'ai également appris que la raison de cela était une demande centrale des femmes investies dans les discussions autour de la nouvelle société qu'elles étaient en train de construire. Les femmes mexicaines ressentent plus intensément les effets de l'alcoolisme, en terme de violences domestiques et sexuelles, et parce qu'être financièrement dépendantes des hommes dans une société patriarcale veut dire que lorsque les maris dépensent l'argent de la famille en alcool, la femme doit lutter pour payer de la nourriture pour elle et ses enfants. La présidente d'un collectif féministe à San Cristobal avec qui je discutais disait que l'abus d'alcool par les hommes est un des problèmes centraux auxquels font face les femmes au Mexique aujourd'hui.

Par conséquent, les communautés acceptèrent la demande des femmes pour des communautés sans drogues ni alcool, en dépit du fait que beaucoup d'hommes voulaient pouvoir boire. Certains villages se sont même séparés autour de ce problème. Actuellement, cet accord est appliqué par la communauté, et il est presque toujours respecté ; les personnes qui refusent l'interdiction sont mises au ban de la société ou, si elles refusent de changer leur comportement, menacées d'expulsion par la communauté(soit dit en passant, cela est presque inouï d'en arriver jusque là). Un voyageur que j'ai rencontré et qui était passé par le Guatemala et des parties du sud du Mexique sur sa route vers le Chiapas mentionna que dans la plupart des villages ruraux dans lesquels il était passé, la majorité des hommes étaient saouls vers 10 heures du matin, chaque jour. Il se rendit compte que les communautés Zapatistes avaient une ambiance complètement différente ; les genTEs, et de loin, traitaient les autres avec plus de respect.

Je mentionne cet exemple pour de nombreuses raisons. Premièrement, je pense que de nombreux *anarchalcooliques* qui idolâtraient la lutte Zapatiste pourraient apprendre de la manière dont ces communautés s'occupent de l'alcool et des drogues. De plus, je pense que beaucoup de personnes anarchistes nord-américaines trouveraient une telle interdiction «autoritaire » voir pire. Ceci est au cœur de la manière dont je vois la différence entre un anarchisme hyper-individualiste et un anarchisme basé sur la communauté. Il n'y a rien d'autoritaire, selon moi, dans un accord décidé collectivement pour s'abstenir des comportements individuels que la communauté juge nocifs pour elle-même dans son ensemble. La clé des mouvements Zapatistes autonomes est que ceux-ci sont totalement basés sur une association volontaire ; aucune communauté ou individuE n'est forcéE à participer. De nombreux villages ont choisis de ne pas faire officiellement parti du réseau de municipalités autonomes si ils n'acceptent pas tous les accords établis par le mouvement

Zapatiste, et cela ne pose pas de problèmes. De plus, les accords Zapatistes sur l'alcool sont un exemple de véritable reconnaissance et de respect de l'autonomie des femmes. Combien de groupes ou de communautés anarchistes aux E.U qui se disent féministes ont actuellement adoptés les désirs et les besoins des femmes dans leurs pratiques – ou même se sont donnés la peine de demander ? A tout prendre les personnes investies dans cette lutte ont décidé de placer le bien-être de leur communauté, déterminé à travers un consensus, au-dessus d'une « liberté » illimitée des individuEs de pouvoir faire comme il leur plaît. J'aimerais remettre en question nos communautés anarchistes dans le nord pour réfléchir de manière critique à nos priorités et être aux prises avec ces questions difficiles autour de l'individuE et la communauté, de l'autonomie et de la responsabilité.

HSITOIRE#1

Ma première communauté activiste, quand j'ai bougé une première fois de la ville où je vis maintenant, était une librairie collective, un énorme endroit plein de travaux radicaux et de projets positifs. Juste un mois ou deux après que je sois devenu très engagé dans ce projet, j'ai été invité à aller à des vacances avec le conseil d'administration dans une maison au bord de la plage à plusieurs heures de l'endroit où nous vivions. J'ai entendu des personnes blaguer sur à quel point elles allaient avoir du fun alcoolisé là-bas, ce qui me fit immédiatement me sentir en insécurité. Le fait que je ne conduisais pas et n'allais pas avoir de moyen de partir si je ne me sentais pas en sécurité, que je ne connaissais pas très bien les personnes qui venaient et que j'étais le seul jeune, me fit me sentir très nerveux par rapport à la situation, et j'ai exprimé mes craintes à une amie qui travaillait à la librairie. Elle m'assura qu'il n'y allait pas y avoir beaucoup d'alcool, que les genTEs ne voulaient pas être trop saoulE, et que si je ne me sentais pas en sécurité, elle pouvait être là pour moi. Avec cette assurance, j'y suis allé, un peu à contrecœur.

Le samedi soir, deux personnes sont parties pour aller chercher de l'alcool, et sont revenues avec quatre packs de bières et de nombreuses bouteilles d'alcool. Tout le monde sauf moi était adulte et tout le monde sauf moi bu beaucoup cette nuit, y compris la copine qui disait qu'elle serait là pour moi. Je me suis senti très mal à l'aise, mais je n'avais aucun moyen de partir, aucune idée d'où j'étais, ou d'une alternative pour m'amuser, alors je me suis simplement assis au milieu de tout ça. Le lendemain matin, nous avons commencé à travailler plus tard que nous ne l'avions prévu parce que certaines personnes avaient la gueule de bois et voulaient dormir. Quand nous avons débriefé à la fin des vacances, j'ai mentionné qu'il y avait une chose que j'aurais voulu changer, c'était qu'il y ait eu moins d'alcool, mais je ne me sentais pas assez à l'aise pour exprimer sérieusement à quel point je

m'étais senti aliéné et en insécurité, ou pour demander si il y avait des moyens pour que le groupe reste responsable la prochaine fois. Personne n'en a discuté ensuite ou ne s'est inquiété de mon inconfort. Je ne sais pas comment évoquer le sujet sans mettre les gens sur la défensive, et j'ai l'impression d'être un égoïste, pleurnichard, hypersensible, un « troublefête », ou un anti-démocrate en exprimant comment je me sens pas rapport à ça. Je ne pense pas nécessairement que ce serait juste de demander au groupe de bannir complètement l'alcool des vacances, surtout quand chaque personne à part moi dans un groupe de quinze personnes aime boire, pour l'instant, la seule alternative semble être de faire semblant, sourire faussement et m'asseoir inconfortablement dans des endroits qui me font me sentir seul et en insécurité.

Une des manières d'aborder la situation pour que les personnes sobres se sentent en sécurité et capables de participer peut être de s'assurer à l'avance qu'il y aura au moins une ou deux autres personnes qui seront présentes et se seront engagées à rester sobres pour la nuit (peu importe qu'elles le fassent d'habitude ou non). De cette manière, le groupe pourra toujours boire si il choisit de le faire, pendant que la personne sobre pourra toujours avoir un moyen de se sentir en sécurité avec quelqu'un, ou partir si c'est nécessaire, sans se sentir totalement isolée. J'aimerais suggérer de trouver quelqu'un que tu connais et en qui tu as beaucoup confiance qui s'engagera à rester sobre, et d'être sûr de lui demander de s'engager en avance, de manière à ce qu'elle n'ait pas prévu d'être ivre pour l'activité. D'autres possibilités peuvent être de demander à toute les personnes investies d'en faire une occasion pour un événement sans alcool, particulièrement si c'est un petit groupe ou événement, ou alors de simplement décliner l'invitation et d'exprimer clairement que la présence de drogues et d'alcool est la raison pour laquelle tu ne viens pas. Peu importe ce que tu décides, cela fonctionnera probablement mieux si tu expliques calmement et de manière précise ton inconfort, et fais attention à ne pas juger ou faire des hypothèses sur le comportement d'autres personnes. Si les personnes qui ont décidé d'être sobres arrêtent de trouver des excuses, de rester chez elles, ou de garder le silence lorsqu'elles ne se sentent pas en sécurité, avec un peu de chance nous pourrions commencer à discuter de ce problème de l'intoxication dans les communautés activistes, ce qui pourra aider à créer des espaces sociaux pour les personnes qui ne prennent pas de substances.

HISTOIRE#2

J'ai assisté à un camp de défense de l'environnement pendant une semaine avec environ 150 kids dans les montagnes. J'étais très nerveux d'aller là-bas, sans plan pour partir et avec une équipe de primitivistes chahuteurs et amoureux de la boisson, mais j'ai décidé qu'il était

plus important d'y aller et d'apprendre ce que je pouvais y apprendre. Les choses se passèrent étonnamment bien durant la plupart de la semaine ; à la moitié de celle-ci il y eut un feu de camp, avec peu d'alcool, qui était super chouette. Pour la dernière nuit, il y avait une grosse soirée de prévue, avec toutes sortes de préparations pour plusieurs barils, de la bière brassée à la maison et plus encore. Étonnamment les organisateurTRICEs étaient vraiment impliquéEs à s'assurer que les personnes qui voulaient rester sobres aient un espace safe, et décidèrent d'établir en avance un règlement communautaire clair avec les zones sans alcool, etc. La réunion du groupe au complet se sépara pour manger avant que la conversation soit engagée, alors un groupe d'une quinzaine de personnes intéressées de voir que les espaces sobres étaient sûrs resta plus tard et parla des différentes options ; toujours plus surprenant, presque tout le groupe était des personnes qui comptaient boire, mais voulaient être des alliéEs des personnes sobres.

Après un long et frustrant moment de négociations, une zone feu de camp séparée qui ne devait pas être seulement sans alcool, mais uniquement pour les personnes qui n'avaient pas bu cette nuit, a été établi, avec des personnes qui se sont engagées à apporter du bois et à creuser la fosse. J'étais très excité, n'ayant jamais été auparavant dans un endroit où les personnes reconnaissaient que les personnes sobres avaient des besoins valides, et nous laissions travailler dur pour créer un espace safe distinct et d'en faire une priorité.

Donc je suis sorti de cette soirée vers le feu de camp « sobre »...avec environ cinq ou six autres. Nous étions un groupe vraiment calme et pour une fois je me sentais clairement maussade. C'était chouette d'avoir de la compagnie, mais je ne pouvais pas me débarrasser du sentiment d'être en quarantaine. Nous étions à seulement quelques centaines de yards du feu de joie massif et alcoolisé, avec plus d'une centaine de kids braillant et tapant du pied, et bien qu'aucunE d'elleux ne pouvait venir à notre feu de camp, la plupart d'entre nous ne se sentait pas très à l'aise pour aller vers elleux, même si la plupart de nos amiEs et amantEs étaient là bas. Après trente ou quarante-cinq minutes, la plupart d'entre nous est partie vers nos tentes, les cris des joyeuSEs convives faisaient échos dans nos oreilles. Je me suis assis auprès des braises s'affaiblissant pendant un long moment, en essayant de comprendre pourquoi je me sentais si abattu. Est-ce que ce n'était pas ce que je voulais, notre propre «espace safe » séparé ? Je me suis senti coupable de ne pas suffisamment apprécier ce qui était sans aucun doute l'effort le plus compréhensif qui n'ai jamais été fait dans un espace radical par rapport à mes besoins. Finalement, comme la fête principale s'égrainait dans des voix isolées, des bagarres, des jurons ou des sanglots j'ai été me coucher, en me sentant plus seul et isolé que jamais.

Cette expérience représente un mélange d'aspects positifs et négatifs, et pourrait amener

vers quelques solutions constructives. Du côté positif, les organisateurTRICEs et les participantEs (ou au moins certainEs d'entre elleux) avaient fait un effort durant la journée pour monter un espace alternatif sobre qui serait safe ; côté négatif, le groupe plus large n'était pas engagé dans ce processus, et la plupart des genTEs en fait étaient simplement informéEs que si ielles avaient prévu de boire, ielles ne pourraient pas aller dans certains espaces, ce qui renforçait la séparation absolue sobres/non-sobres qui me faisait me sentir isolé. Côté positif, de nombreuSEs alliéEs non-sobres sont venuEs voir pour être sûrEs que les espaces safes étaient respectés, ce qui est, je pense, extrêmement important ; côté négatif, les alliéEs n'ont pas étendu leur soutien en participant avec les personnes sobres et en s'abstenant elleux-mêmes, sauf pour une personne, et peu des personnes sobres pour qui l'espace avait été conçu n'avaient participé à son élaboration. Côté positif, l'espace a été créé et respecté ; côté négatif, il y eu à peine quelques personnes ici, et ce n'était pas super fun, même si tout le monde était d'accord pour dire qu'ielle était contentE d'être là. La proximité avec la soirée « principale » alcoolisée, la disproportion sévère entre le nombre de personnes sobres et de personnes non-sobres, le manque de véritables activités au-delà d'un espace et d'un feu de camp, le sentiment d'être en quarantaine, et le manque de soutien général parmi beaucoup des participantEs au camps (excepté les organisateurTRICEs et de merveilleuSEs alliéEs) ont fait que la réalité de l'espace sobre s'est retrouvée loin des attentes et des espérances. Pour améliorer la situation dans le futur, voici quelques choses qui pourraient être changées :

- S'assurer d'une large participation dans le processus de création d'espace safe sobre ; en faire une partie de discussion en groupe, faire un bloc des personnes qui ont décidé de rester sobres et penser à quelques mécanismes pour rester responsables et les transmettre à ce bloc.

- Quand les circonstances le permettent, mettre l'espace assez loin physiquement de pour ne pas que nous nous sentions comme si nous étions simplement en dehors du « vrai » fun, et pour que nous ne ressentions pas le besoin de défendre le territoire comme nos seuls quelques mètres carrés d'espace safe.

- Ne pas prévoir que des espaces, mais aussi des activités pour les personnes sobres – sois creatifVE et ouvertE, tout ce que les genTEs pensent peut-être intéressant et excessif.

Jeu de la bouteille, chasses au trésors, cache-cache, twister, *bike scavenger hunts*, dance parties, n'importe quoi ! L'idée n'est pas seulement de rendre ça plus fun pour les personnes sobres, mais aussi de faire un stimulant pour certainEs des personnes pas-toujours-sobres à s'engager à être sobre pour la soirée et qu'ielles puissent s'amuser avec le groupe. Ce peut-être le meilleur type de plaidoyer en faveur du refus de substance en montrant que les kids

sobres peuvent s'éclater, même mieux que les personnes qui boivent !

CONCLUSION : LE COMMENCEMENT ?

En espérant que certaines des idées de ce zine ont été utiles, ou provocantes, ou ont peut-être montré les choses sous un autre angle, ou t'ont donné quelques points de départ pour t'attaquer aux inquiétudes des personnes sobres dans ta communauté. Je ne m'attends pas à ce que la plupart des genTEs accepte ou soit d'accord avec tout ce que j'ai écrit, mais avec un peu de chance cela ouvrira quelques esprits et quelques cœurs et permettra de commencer quelques débats. Aussi, certainEs d'entre nous sont en train de réfléchir pour développer un réseau de soutien sobre pour partager des ressources, développer de la propagande, commencer à en discuter dans nos communautés, identifier des espaces safes, et soutenir chacunE d'entre nous lorsque nous nous sentons isoléEs. C'est une longue route vers un monde moins défoncé et merdique, mais avec honnêteté, dialogue, et le soutien des autres nous pouvons commencer à nous engager dans cette voie.

avec amour et rage,

Nick Riotfag

APRES : *TOWARDS A LESS FUCKED UP WORLD* : 5 ANS ET UN BILAN

Dans les 5 années après que j'ai réalisé le zine *Towards a less fucked up world : Sobriety and Anarchist struggle*, j'ai eu des centaines de conversations avec des personnes qui ont lu le zine et se sont senties remuées par celui-ci d'une manière ou d'une autre. Quand je l'ai écrit et publié, je ne m'attendais absolument pas à ce qu'il raisonne comme ça chez tellement de personnes. Mais cela m'a montré qu'il y'avait un immense désir de se confronter aux réalités de l'usage de substance et de l'intoxication dans les communautés radicales. Dans ce court essai, je parlerais un peu de la manière dont le zine en est arrivé là, et comment des genTEs ont répondu à cela, et l'ont cité dans le contexte d'autres discussions autour de la sobriété radicale qui ont pris place dans des espaces punk/anarchistes. En espérant que tracer cette trajectoire pourra fournir un contexte au potentiel d'une sobriété radicale à l'intérieur de la résistance anarchiste états-unienne à travers la vision d'un zine et de sa réception.

COMMENT CELA EN EST ARRIVE LA ?

Les idées qui par la suite allaient se combiner dans *Towards a less fucked up world* commencèrent à prendre forme quand j'avais 17 ou 18 ans et que je devenais de plus en plus investi dans un courant plus large d'activités radicales et anarchistes. En assistant à des conférences, des rassemblements, des mobilisations de masse et d'innombrables concerts, j'ai commencé à remarquer des exemples où l'usage de drogues et d'alcool renforçait souvent les oppressions plutôt qu'il ne les défiait. Ma décision personnelle de m'abstenir de la drogue et de l'alcool s'est cristallisée avec mes convictions politiques ; plus je me sens sûr en encerclant mon « A », plus je me sens confiant vis-à-vis de ma sobriété. Mais à ma surprise et ma frustration, mes camarades de luttes voyaient rarement les choses de la même manière. La question qui m'a toujours le plus troublé était celle là : pourquoi les personnes radicales ne se posent pas les mêmes types de questions (auto)critiques par rapport à l'alcool et la drogue que celles à propos de nombreux autres aspects de nos vies et de nos comportements ? Qu'est ce qui est si différent à propos de l'intoxication, quand le simple fait de la mentionner peut provoquer une attitude sur la défensive, de rejet, ou ridicule si intense ?

J'ai commencé à comprendre que ces réactions faisaient face à l'impact du mouvement straightedge parmi les punks, anarchistes et personnes radicales états-uniennes. Quand je grandissais, je ne connaissais qu'un kid autoproclamé straightedge. Il était un véritable connard homophobe pendant qu'il soutenait le straightedge, puis après quelque chose comme un an il a lavé le X sur ses mains et a commencé à se défoncer avec le reste des punks. Donc, à part mon interaction avec un seul straightedger (absolument peu convaincant), je n'avais jamais été connecté à ou même au courant de l'existence d'une scène et d'un mouvement straightedge – je ne savais même pas qu'il y avait quelque chose comme de la musique straightedge probablement avant que j'ai 19 ans. J'avais seulement entendu ce terme utilisé comme un synonyme de sobre.

Puis comme je commençais à être plus investi dans des cercles punks et anarchistes, j'ai commencé à entendre d'horribles histoires sur des kids straightedge qui harcelaient ou tabassaient des personnes qui buvaient de l'alcool ou prenaient des drogues, poussaient la masculinité hardcore à ses extrêmes idiots, et affichaient des attitudes incroyablement dogmatiques et odieuses. Quand illes se confrontaient avec ma décision d'être intentionnellement sobre, beaucoup des personnes que je rencontrais manquaient de repères pour une sobriété radicale et consciente. Pour elleux la sobriété était seulement reliée à une identité hardcore violente quasi-religieuse. Comme je faisais face à la réputation que le straightedge avait acquis auprès de nombreux anarchistes et personnes radicales, petit à petit l'attitude sur la défensive que je rencontrais devenait plus compréhensible. Mais comme je commençais à rencontrer de véritables kids straightedge, dont la plupart étaient

invariablement amicalEs et respectueuSEs, je commençais à douter de la véracité de toutes ces histoires. Est-ce que les défenseurEUSEs de la boisson créaient juste un homme de paille dans lequel elleils pouvaient projeter tous leurs cauchemars et leurs fantaisies autour des idiotEs puritainEs anti-drogue ? Est-ce que leur insistance sur le mythe du kid straightedge violemment dogmatique servait juste à éviter de regarder de manière critique leurs propres habitudes d'intoxication et la manière dont elles impactaient nôtre scène ? Bien que je ne nie certainement pas que certainEs personnes ont eu des expériences négatives avec des individuEs straightedge, celles-ci ne peuvent pas peser plus que les innombrables mauvaises expériences que nous avons touTEs eu avec des personnes intoxiquées odieuses. Dans le même temps, je me demandais si je n'étais pas en train de commencer à incarner certains de ces traits. Quand je discutais de mes choix avec d'autres, est-ce que je leur parlais d'une manière qui apparaissait comme inquisitrice, sermonneuse, ou confrontatrice ? En étiquetant ma décision d'être entièrement sobre pour des raisons aussi bien politiques que personnelles avec le terme « straightedge », est-ce que je ne me plaçais pas dans une trajectoire qui promouvait une attitude sur la défensive ? Est-ce que je fermais le dialogue plutôt que je ne l'ouvrais ?

Bien que la solidarité que j'ai découvert avec d'autres personnes straightedge me donnait un certain soutien, le plus souvent je trouvais qu'utiliser ce terme pour me décrire moi-même rendait plus difficile d'entrer en contact avec des personnes avec qui je voulais vraiment discuter des problèmes de la culture de l'intoxication. Comme les discussions avec des personnes buvant de l'alcool et prenant de la drogue sur la manière de négocier des normes communautaires saines et respectueuses de chacunE, devenait de plus en plus importantes pour moi, j'ai commencé à éviter de me définir avec l'étiquette straightedge. Mais je voulais dire que ma sobriété provenait de mes convictions en tant qu'anarchiste et féministe, et pas uniquement d'une préférence individuelle, sans avoir, cependant, à ce que cela dépende de l'héritage problématique straightedge pour le faire.

Alors j'ai écrit *Towards a less fucked up world* dans un effort pour faire sortir les discussions autour de la sobriété et de l'intoxication hors du contexte straightedge et de la mythologie qui l'entoure. Je voulais parler de la sobriété comme un choix de vie motivé politiquement, et pas comme une simple préférence individuelle sans dimension collective ou politique, tout en évitant d'en faire une chose liée à une identité, ou une scène ou un extrémisme moralisateur. Ça s'est révélé plus difficile que je ne l'avais prévu ! Heureusement, les réactions à ce zine que j'ai eu ont montré que la plupart des personnes qui l'avaient lu étaient capables de voir au-delà de la controverse autour du straightedge vers les problèmes sous-jacents que je voulais remettre en question.

REACTIONS ET CRITIQUES

La principale réaction que j'ai reçu de la part de lecteurTRICEs à été un sentiment d'affirmation : les genTEs relataient que les arguments et les histoires dans le zine résonnaient avec leurs propres pensées et expériences d'une manière qu'elles n'avaient jamais vu articulé ainsi auparavant. Cela m'a surpris à deux niveaux : premièrement, que tellement de personnes étaient en train de réfléchir aux mêmes problèmes et ressentaient une frustration et une aliénation similaires ; et également qu'il y ait si peu d'autres personnes qui parlaient ou écrivaient là-dessus. Une autre surprise : la plupart des personnes qui m'ont écrit par rapport au zine ne sont pas totalement sobres elleux-même, mais ont toujours senti que le zine leur parlait à elleux et leurs expériences. Certainement, un nombre de personnes sobres/straightedge ont été sensibles à ces idées et les ont utilisées pour encourager d'autres personnes ; mais de loin, la majorité des personnes qui m'ont écrit ne l'ont pas envisagé comme ça, mais plutôt comme un regard critique sur leur propre intoxication et la société qui la soutient. En plus des genTEs venant de milieux punk/anarchiste/activiste jeunes, j'ai également reçu du courrier de lycéenNEs mainstream, d'adolescentEs isoléEs venant de petits villages, d'ancienNEs alcooliques plus âgéEs, et d'une variété d'autres personnes.

Les critiques les plus vigoureuses que j'ai entendu se focalisaient sur la partie que j'ai écrits à propos de l'intoxication et de la masculinité patriarcale. La partie qui apparaît maintenant comme « Masculinité, Culture du Viol et Intoxication » était très différente dans l'édition initiale ; le langage employé centrait les violences sexuelles et domestiques dans des termes liés à un genre spécifique simplistes et inexacts, représentait les travailleuses du sexe de manière irrespectueuse, et n'offraient aucun *trigger warning* pour armer les genTEs face à mon discours abrasif sur des sujets sensibles. Après plusieurs conversations sur les imperfections de la partie originale, j'ai commencé à faire circuler un livret, avec le zine que je continuais à distribuer, qui montrait les critiques et retravaillait cette partie. La partie telle qu'elle apparaît dans cette anthologie représente les modifications importantes qui sont apparues suite à de nombreuses discussions difficiles et importantes, auxquelles je dois, avec reconnaissance, une critique plus nuancée des connections entre intoxication, masculinité et violence.

Certaines autres critiques variées : nombre de personnes ont suggéré que j'aurais dû parler plus profondément de l'importance des espaces sobres pour les personnes en rémission d'addiction, et des idées de réduction des risques et des modèles radicaux de rémission. CertainEs voulaient que je développe plus sur la manière de créer des espaces sobres qui n'étaient pas juste des mises en quarantaine mais qui pouvaient, de manière efficace,

intégrer des personnes sobres et non-sobres dans un environnement sans alcool fun ; elles suggéraient également d'éviter l'idée « d'espace safe » puisqu'elle implique plus une peur du fait de boire plutôt qu'une aversion, ce qui polarise les genTEs plus que nécessaire. D'autres voulaient plus de reconnaissance de la culture et du brassage maison comme des alternatives au contrôle capitaliste de l'addiction. Quelques unEs ont contré mes exemples historiques de sobriété dans des mouvements radicaux en mentionnant les manières dont l'ivresse avait joué un rôle dans des histoires de résistance, depuis les émeutes de travailleuses saoulEs à l'usage de drogue dans la contre-culture des années 60. CertainEs ont trouvé mon traitement des personnes buvant de l'alcool ou prenant des drogues trop dogmatique pour stimuler le genre de dialogue et d'auto-critique nécessaire pour briser nos modèles de dénis, de blâme et de jugement. Tous ces commentaires et d'autres que j'ai apprécié m'ont fait réfléchir ; certains se reflètent dans les changements apportés à cette édition, j'espère en incorporer d'autres dans un numéro futur de ce zine, et quelques uns que j'ai décidé de laisser tels quels en reconnaissant que les arguments et le ton employé étaient, intentionnellement, provocateurs et provoqueraient toujours des débats.

Heureusement, le zine a provoqué bien plus que des critiques – il a, également, inspiré des échanges et des actions, comme j'ai pu l'entendre dans les histoires de certaines personnes, aux E.U et au-delà.

Dans le Maine, un groupe de punk à photocopier et distribué le zine, puis à accueilli une auberge espagnole sobre pour discuter de ces problèmes et de comment illes les liaient à la scène locale. Un groupe d'anarchistes canadienNEs a modifié la réglementation de la librairie radicale communautaire et m'a montré un espace qu'ellils étaient en train d'établir après avoir lu le zine, en décidant de promouvoir cet espace comme une alternative sociale explicitement sobre pour les personnes radicales. En Caroline du Nord, un lecteur a lancé un groupe de discussion hebdomadaire autour de la sobriété dans un espace communautaire radical. Toutes les autres semaines, la réunion était ouverte à n'importe qui et la discussion tournait autour du rôle de l'intoxication dans leur scène radicale locale et sur la manière de créer des espaces alternatifs ; il y eut également des semaines où il y avait des réunions fermées pour les personnes ex-addictes en rétablissement qui voulaient soutenir d'autres personnes dans une perspective explicitement radicale. Celles-ci et de nombreuses autres histoires m'ont convaincu que des personnes radicales désiraient remettre en question le rôle de la culture de l'intoxication dans les communautés de lutte.

LE FUTUR DE LA SOBRIETE RADICALE

Dans les cinq dernières années j'ai également observé des changements dans la culture

anarchiste vers la destruction de l'emprise de la culture de l'ivresse dans nos scènes – dans des zines, ateliers, discussions, et de nombreuses autres formes, nous avons exprimé nos expériences complexes avec les drogues, l'alcool, l'addiction, et la sobriété de manière individuelle et collective. Depuis la réalisation de *Towards a less fucked up world*, différents zines ont émergé aux E.U abordant différents aspects de l'intoxication, la sobriété : ceux qui suivent en sont juste quelques uns que j'ai lu et apprécié. *Prescription for change* livre le récit d'unE ex-addict, des critiques perspicaces du modèle des Alcooliques Anonymes, et les sentiments nuancés d'une personne extérieure sur le mouvement straightedge. *Distress# 1-2* offre des informations sur la réduction des risques et des analyses sur la manière dont l'intoxication est liée à la santé mentale. *Out from the shadows #1-2*(successeur du zine *Encuentro*) mélange une perspective vegan straightedge militante et éco-anarchiste sur la sobriété radicale avec un amour passionné pour le hardcore straightedge, et lie la lutte contre la culture de l'intoxication avec la résistance à la civilisation. *Stash* décrit des histoires personnelles d'addictions et de rétablissement aussi bien que de violences domestiques et sexuelles tout en questionnant le rôle des communautés radicales dans la perpétuation ou la remise en question de ces dynamiques. *Twinkle Pig#3.5* retrace le parcours d'une personne straightedge, entre exclusion, auto-redéfinition, et critiques politiques de la culture de l'intoxication. *Total Destruction#1-4* se concentre sur de la théorie anarcho-communiste, la solidarité avec les prisonnierEs, et l'eco-resistance, dans une perspective vegan straightedge. *Cuddle Puddles#1-3* présente un point de vue vegan straightedge anarchiste sur différents problèmes politiques ou liés aux modes de vie -le #1 aborde la valeur persistante du mouvement straightedge. *Ruffsketch* chronique avec humour l'activisme pour les droits des animaux et des voyages à travers champ d'un vegan straightedge hooligan. Ceux-ci et de nombreux autres zines documentent le mouvement de réflexion et d'action autour de l'intoxication et de la sobriété prenant place dans les scènes radicales.

Cette explosion de discussions autour de la sobriété radicale dans les zines a continué face à face à des rassemblements radicaux. Ma première expérience de la sorte eut lieu juste après la publication de *Towards a less fucked up world* début 2004, à la Conférence Nationale sur la Resistance Organisée à Washington DC, une grosse conférence anti-autoritaire annuelle. Avec trois amiEs j'ai présenté un atelier intitulé « Au-delà d'une Culture de l'Oubli » qui parlait de la contribution de la sobriété radicale à la résistance anarchiste. A nôtre surprise, l'atelier était bondé, avec plus de 100 personnes essayant de se presser dans une minuscule pièce étriquée, démontrant le désir répandu pour discuter autour de l'intoxication dans les communautés radicales. Nous avons présenté quelques critiques basiques de l'intoxication, cadrées par des histoires venant de nos expériences, avons discuté du rôle de la sobriété et des individuEs sobres dans différents mouvements radicaux

de différentes époques et endroits, et avons essayé de faire de nôtre mieux pour faciliter une discussion autour de l'impact que la drogue et l'alcool avaient sur les différentes communautés de lutte représentées par les personnes présentes. La pièce comprenait un peu tout le monde, du straightedger maniaque avec un sweat « *Fuck you for Smoking* » aux buveurEUSEs et utilisateuTRICEs de drogues intransigentEs qui défendaient leur choix avec véhémence, et au final un antagonisme à fait surface. Mais globalement, la plupart des participantEs semblait reconnaissante d'avoir simplement un espace pour faire part ouvertement de leurs frustrations, à la fois, vis-à-vis de l'emprise de la culture de l'ivresse dans leurs scènes, aussi bien que de l'imperfection des scènes straightedge dogmatiques comme alternatives viables. Nous avons distribué des copies de *Wasted Indeed !* et de *Towards a less fucked up world*, et encouragé les genTEs à continuer la discussion dans leurs propres scènes. Finalement, nous étions surprisEs du succès que cet atelier avait eu et encouragéEs par l'enthousiasme pour aborder ces problèmes de manière constructive.

Depuis lors, des ateliers et des discussions sur l'ivresse et la sobriété ont surgi de plus en plus fréquemment à des rassemblements radicaux. Des genTEs sont venuEs ensemble pour discuter autour de ce problème pendant le rangement de certains événements, du Richmond Zine Fair, à la CrimethInc. Convergence, du C.L.I.T Fest (un festival féministe punk) au Earth First ! rendezvous, et de nombreux autres. J'ai personnellement aidé à faciliter des ateliers à deux rassemblements queer/trans radicaux, la Florida United Queers and Trannies conference et la Southern Radical Queer and Trans Convergence en Caroline du Nord ; cette dernière fonctionnait comme un rassemblement entièrement sobre, la première conférence spécifiquement queer/trans dont j'ai entendu parler à le faire, et à nôtre surprise les organisateurTRICEs reçurent un soutien quasi total des participantEs respectant les accords sur l'absence de drogue/alcool. De plus en plus de rassemblements créent des espaces sobres pour les personnes qui les veulent ou en ont besoin, en encourageant des événements sociaux sans drogue ni alcool, et en incluant des discussions sur l'usage de substance avec des lignes directrices plus larges autour du consentement et du respect. Cela représente un mouvement subtil mais important dans la culture radicale vers la remise en question du retranchement de la culture de l'intoxication et vers l'ouverture d'espaces pour une sobriété radicale sans l'imposer comme une norme. De manière intéressante, la plupart de ces discussions et espaces dans lesquels j'ai pris part n'utilisaient pas le mouvement straightedge comme point de départ pour conceptualiser le choix d'être sobre. En fait de nombreuses personnes disent des trucs comme « Je ne suis pas straightedge mais... » pour décrire leur choix d'être sobre ou critique vis-à-vis de la culture de l'ivresse, ce qui montre les associations négatives que gardent nombre de punks et anarchistes nord-américainEs par

rapport au mouvement straightedge. Je pense que c'est prématuré de sonner la mort du mouvement straightedge, ou de commencer à parler de sobriété radicale « post-edge » - je pense que cette anthologie rend clair que le mouvement straightedge garde toujours du pouvoir et de l'importance pour beaucoup de personnes autour du monde. Mais clairement nous devrions inclure différentes manières possibles pour forger des identités de sobriété radicale, en y incluant le straightedge mais sans s'y limiter. Pour moi, peu importe ce que peuvent être les relations de quelqu'unE avec le phénomène straightedge, les critiques sous-jacentes et les perspectives alternatives et positives restent aussi importantes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à l'époque de Minor Threat. J'espère que mon zine, cette anthologie, et toutes les conversations qui en viendront pourront nous aider à trouver les outils dont nous avons besoin pour combattre la culture d'oppression et de domination avec la plus grande vigueur sans jamais oublier d'aimer et de soutenir chacunE le long de la route.



PLANTING MATERIALS

